

Nora Samir

L'Arche de Noé  
*ou*  
L'Incroyable Aventure  
de Mamadou





*Je remercie Allah de m'avoir trouvé le temps, la force et le courage d'écrire ces quelques lignes.*

*Je dédie ce livre à Mama, sans elle il n'aurait jamais vu le jour.*

*À mes premières lectrices, mes sœurs, mes amies  
P.Ouzia et D.Oui.*

Qu'Allah les protège



Paris, rue du Puits l'Hermite,

Salam alikom<sup>1</sup>, je m'appelle Mamadou Diallo.

Alors pour me différencier de mes homonymes, je rajouterai fils de Bokar le pêcheur et d'Aminata Camara, frère de Hafssatou, Oumar, Hamidou et demi-frère d'Abou, Mouminatou, Kardiatou et Fatou, neveu de Cheikh El Hadj<sup>2</sup> Samba et petit-fils de Hadj Mamadou.

Je viens du village... en Afrique. Désolé, je ne peux pas vous dire son nom, par peur qu'il soit localisé. Pourquoi ?

Et bien mon village est un petit pays dans un pays, préservé de toutes ces viles choses qui pourrissent la vie des gens.

Entre jungle et brousse, près d'un lac et d'une montagne. Il renferme des femmes et des hommes qui

---

<sup>1</sup> Que la paix soit avec vous

<sup>2</sup> El Hadj : pèlerin, musulman qui a accompli son pèlerinage à la Mecque  
On dit el Hadja pour une femme

vivent le plus simplement du monde, heureux comme ils sont, avec ce qu'ils ont, loin des bruits, des odeurs de véhicules, de la pollution de la ville...

A peine arrivé à l'âge de comprendre, que l'on m'inculqua comme aux autres enfants, le souhait des villageois de rester en paix... juste en paix et nous fîmes tous la promesse solennelle que si un jour nous quittions le village nous devions tenir l'emplacement de notre petit paradis, secret.

Aujourd'hui à Paris, le chemin fut long et parsemé d'embûches et même miraculeux par rapport à tout ce que j'ai pu vivre durant mon enfance.

Mais rien ne va à l'encontre de la Volonté d'Allah le Très Haut.

J'ai vécu dans mon village natal jusqu'à l'âge de onze ans. L'arrivée des blancs marquera à jamais mon existence... et celle de mes parents.

Nous vivions au gré de la famine, au jour le jour.

La sécheresse faisait rage et nous ne mangions pas toujours à notre faim. Ma mère, courageuse, traversait des kilomètres de brousse pour nous ramener de l'eau qu'elle faisait bouillir et conservait précieusement dans des courges séchées.

Elle nous abreuvait au compte-gouttes mes frères, mes sœurs et moi et aussi nos voisins des cases voisines.

Parfois nous avions aussi une poignée de millet bouilli chacun. Que peut comprendre un enfant

quand il a faim, il a faim, et il pleure au grand dam de ses parents impuissants.

Mon grand père Hadj Mamadou sagement nous regroupait autour de l'arbre à palabres, celui des grands et de sa voix douce et mélodieuse, nous faisait oublier le temps d'un conte ancestral, les affres de la faim et de la soif.

Lorsque l'on a goûté la soif, on ne peut qu'apprécier l'eau par laquelle Dieu a rendu toute vie possible et l'en remercier chaque jour pour cela.

Lorsque l'on a goûté la faim, lorsque l'estomac et les intestins se tenaillent, le ventre rebondit paradoxalement de vide. On ne peut alors qu'apprécier toute nourriture aussi minime soit elle, et remercier le Créateur pour cela.

C'est cela que nous racontait Hadj Mamadou, sous cet arbre et c'est cette leçon d'humilité qui s'inscrit dans mon esprit pour le reste de ma vie.

Aujourd'hui même, je la mets en pratique, dans cette mosquée je me prosterne humblement pour remercier celui qui a, non seulement rempli mon ventre, mais également mon esprit.

Seriez-vous curieux de savoir ? Et bien je suis professeur de lettres à la Sorbonne juste en face.

Alors oui ! Je ne peux que remercier Allah d'avoir fait que ce petit garçon africain au ventre ballonné, puisse un jour, à des kilomètres de son village natal,

donner des cours dans une langue qui n'est même pas la sienne.

Certes, ce n'est pas ma langue maternelle, mais je l'affectionne, je la chérie. Me croiriez-vous si je vous affirmais que je rêve en français, que je pense et songe dans cette langue ? Comment cela est-il possible ? Je ne le sais pas, mais en tous cas c'est la vérité, libre à vous de croire ou pas !

Dans cette grande mosquée, entre deux cours, j'invoque le Très Haut pour un ami d'enfance très malade.

Je remonte le temps en arrière et je me souviens... de mon village, de ma famille, et de ce même ami.

La famine ne nous a pas toujours menacés. J'ai connu des moments de joie, de satiété aussi.

Mon père, Bokar le pêcheur ramenait du poisson d'un lac voisin : le lac bleu, tout le village en profitait. Mon oncle El hadj Samba avait un troupeau d'une bonne trentaine de chèvres.

A chaque naissance, il offrait un chevreau une fois sevré, au nouveau venu, quand il en avait un de disponible.

Moi, je n'en avais pas, ce n'était pas mon tour, il les donnait dans l'ordre chronologique de nos arrivées au monde. Abdoulaye, l'ami dont je vous parle, avait la sienne, toute belle, toute blanche, il l'appela Mazout.

Le sage Hadj Mamadou s'occupait d'une case « mosquée » et de notre éducation, il nous apprenait à lire et à écrire.

Nous passions nos journées à jouer, à nous bagarrer avec Abdoulaye.

Nos copains d'enfance, c'était aussi Hadidjatou, elle avait deux ans de moins que moi, et nos parents avaient décidé que plus tard, cette fillette de quatre ans, serait ma femme, moi qui n'en avais que six.

Aussi, étais-je la risée de tous « Eh Mamadou ! Donne à manger à ta femme ! Eh Mamadou ta femme pleure ! Etc. »

Mais cette relation si tôt établie est finalement devenue banale. Cette petite était ma promise, ma petite fiancée et en tant que telle je devais la protéger.

Je l'accompagnais quand elle allait dans la brousse, je la défendais quand les enfants du village l'embêtaient, je partageais avec elle mes repas. Un lien très fort nous unissait !

La vie au village était rythmée par les moissons du millet, les saisons de pêche, les jeux, et les contes de Hadj Mamadou.

Il y avait aussi dans le village, Thierno. Un homme grand très mince, au regard vicieux. Il quittait le village du jour au lendemain, sans dire un mot à personne, et quand il revenait, il était habillé comme l'homme des villes, avec une drôle de chose à son poignet qui tournait sans cesse, cachant ses yeux perfides derrière deux vitres noires.

Après une longue période, il disparut et il revint dans un engin énorme qui faisait du bruit et qui sentait mauvais.

Abdoulaye me dit :

– « T'as senti l'odeur ? C'est du gasoil, du mazout ! »

– « Comme ta chèvre ? » lui demandai-je.

– « Oui ! »

– « Mais l'odeur de ta chèvre n'est pas si désagréable ! »

Petits, curieux et peureux nous sommes allés à la rencontre de ce bruit étrange, tous derrière Abdoulaye, le plus vieux (il avait huit ans) et le plus téméraire, nous essayions de voir par dessus ses épaules.

A bord du véhicule, il y avait une femme blanche et deux hommes blancs. Thierno portant des choses carrées, les conduisit dans sa case.

Les anciens du village, dont Hadj Mamadou et tous les pères, ont accouru.

Ils appelèrent Thierno à l'extérieur de sa case et lui demandèrent des explications.

– « Thierno fils de Saïdou, ton père aurait eu honte de toi, s'il était encore en vie ! Comment as-tu osé ramener l'étranger chez nous, sans le consentement du conseil des sages ? »

Thierno fut rouge de honte (oui, je sais c'est difficile à croire, mais c'est la vérité !)

D'une voix de mauviète, il répondit timidement :

– « Je... les ai ramenés pour sauver le village »

– « Ah bon ! Et de quoi je te prie ? » Lui demanda d'une voix rauque Hadj Samba.